

Stéphane Mallarmé (1842- 1989) - *Un coup de dés*

UN COUP DE DÉS

JAMAIS

**QUAND BIEN MÊME LANCÉ DANS DES CIRCONSTANCES
ÉTERNELLES**

DU FOND D'UN NAUFRAGE

Soit
que
l'Abîme
blanchi
étaie
furieux
sous une inclinaison
planche désespérément
d'aile
la sienne
par
avance retombée d'un mal à dresser le vol
et couvrant les jaillissements
coupant au ras les bords
très à l'intérieur résume
l'ombre enfouie dans la profondeur par cette voile alternative
jusqu'adapter
à l'envergure
sa béante profondeur en tant que la coque
d'un bâtiment
penché de l'un ou l'autre bord

LE MAÎTRE
 hors d'anciens calculs
 où la manoeuvre avec l'âge oubliée
 surgi
 inférant
 de cette configuration à ses pieds
 jadis il empoignait la barre
 de l'horizon unanime
 que se prépare
 s'agite et mêle
 au poing qui l'étreindrait
 comme on menace un destin et les vents
 être un autre
 l'unique Nombre qui ne peut pas
 Esprit
 pour le jeter
 dans la tempête
 en reployer la division et passer fier
 hésite
 cadavre par le bras écarté du secret qu'il détient
 plutôt
 que de jouer
 en maniaque chenu
 la partie
 au nom des flots
 un
 envahit le chef
 coule en barbe soumise
 direct de l'homme
 sans nef
 n'importe
 où vaine
 naufrage cela

ancestralement à n'ouvrir pas la main
 crispée
 par delà l'inutile tête
 legs en la disparition
 à quelqu'un
 ambigu
 l'ultérieur démon immémorial
 ayant
 de contrées nulles
 induit
 le vieillard vers cette conjonction suprême avec la probabilité
 celui
 son ombre puérile
 caressée et polie et rendue et lavée
 assouplie par la vague et soustraite
 aux durs os perdus entre les ais
 né
 d'un ébat
 la mer par l'aïeul tentant ou l'aïeul contre la mer
 une chance oiseuse
 Fiançailles
 dont
 le voile d'illusion rejailli leur hantise
 ainsi que le fantôme d'un geste
 chancellera
 s'affalera
 folie

N'ABOLIRA

COMME SI

*Une insinuation
au silence*

*simple
enroulée avec ironie
ou*

le mystère
précipité
hurlé
dans quelque proche tourbillon d'hilarité et d'horreur
voltige autour du gouffre
sans le joncher
ni fuir
et en berce le vierge indice

COMME SI

plume solitaire éperdue

sauf que la rencontre ou l'effleure une toque de minuit
et immobilise
au velours chiffonné par un esclaffement sonore

cette blancheur rigide
dérisoire en opposition au ciel
trop
pour ne pas marquer
exigüment
quiconque

prince amer de l'écueil
s'en coiffe comme de l'héroïque

ue

irrésistible mais contenu
par sa petite raison virile

en foudre

soucieux

expiatoire et pubère

muet

rire

que

SI

sauf

La lucide et seigneuriale aigrette
au front invisible
scintille
puis ombrage
une stature mignonne ténébreuse
en sa torsion de sirène

de vertige

debout

par d'impatientes squames ultimes

le temps
de souffleter
bifurquées

un roc
faux manoir

tout de suite
évanoué en brumes

qui imposa
une borne à l'infini

C'ÉTAIT
issu stellaire

LE NOMBRE

EXISTÂT-IL

autrement qu'hallucination éparse d'agonie

COMMENÇÂT-IL ET CESSÂT-IL

sourdant que nié et clos quand apparu

enfin

par quelque profusion répandue en rareté

SE CHIFFRÂT-IL

évidence de la somme pour peu qu'une

ILLUMINÂT-IL

CE SERAIT
pire

non

davantage ni moins

indifféremment mais autant

LE HASARD

Choit

la plume

rythmique suspens du sinistre

s'ensevelir

aux écumes originelles

naguères d'où sursauta son délire jusqu'à une cime

flétrie

par la neutralité identique du gouffre

RIEN

de la mémorable crise

où se fût

l'événement

accompli en vue de tout résultat nul

humain

N'AURA EU LIEU

une élévation ordinaire verse l'absence

QUE LE LIEU

inférieur clapotis quelconque comme pour disperser l'acte vide

abruptement qui sinon

par son mensonge

eût fondé

la perdition

dans ces parages

du vague

en quoi toute réalité se dissout

EXCEPTÉ

à l'altitude

PEUT-ÊTRE

aussi loin qu'un endroit

fusionne avec au-delà

hors l'intérêt

quant à lui signalé

en général

selon telle obliquité par telle déclivité

de feux

vers

ce doit être

le Septentrion aussi Nord

UNE CONSTELLATION

froide d'oubli et de désuétude

pas tant

qu'elle n'énumère
 sur quelque surface vacante et supérieure
 le heurt successif
 sidéralement
 d'un compte total en formation
 veillant
 doutant
 roulant
 brillant et méditant
 avant de s'arrêter
 à quelque point dernier qui le sacre

 Toute pensée émet un Coup de Dés

A. Rimbaud (1852- 1891) – *Voyelles*

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu: voyelles,
 Je dirai quelque jour vos naissances latentes:
 A, noir corset velu des mouches éclatantes
 Qui bombinent autour des puanteurs cruelles,

Golfes d'ombre; E, candeur des vapeurs et des tentes,
 Lances des glaciers, fiers, rois blancs, frissons d'ombelles;
 I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles
 Dans la colère ou les ivresses pénitentes;

U cycles vibrements divins des mers virides,
 Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides
 Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux;

O, suprême Clairon plein des strideurs étranges,
 Silences traversés des Mondes et des Anges:
 -Ô l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux!

Paul Valéry (1871- 1945) – *Le Cimetière Marin*

Ce toit tranquille, où marchent des colombes,
Entre les pins palpites, entre les tombes ;
Midi le juste y compose de feux
La mer, la mer, toujours recommencée
Ô récompense après une pensée
Qu'un long regard sur le calme des dieux !

Quel pur travail de fins éclairs consume
Maint diamant d'imperceptible écume,
Et quelle paix semble se concevoir !
Quand sur l'abîme un soleil se repose,
Ouvrages purs d'une éternelle cause,
Le Temps scintille et le Songe est savoir.

Stable trésor, temple simple à Minerve,
Masse de calme, et visible réserve,
Eau sourcilleuse, Œil qui gardes en toi
Tant de sommeil sous un voile de flamme,
Ô mon silence !... Édifice dans l'âme,
Mais comble d'or aux mille tuiles, Toit !
Temple du Temps, qu'un seul soupir résume,

À ce point pur je monte et m'accoutume,
Tout entouré de mon regard marin ;
Et comme aux dieux mon offrande suprême,
La scintillation sereine sème
Sur l'altitude un dédain souverain
Comme le fruit se fond en jouissance,

Comme en délice il change son absence
Dans une bouche où sa forme se meurt,
Je hume ici ma future fumée,
Et le ciel chante à l'âme consumée
Le changement des rives en rumeur.
Beau ciel, vrai ciel, regarde-moi qui change !

Après tant d'orgueil, après tant d'étrange
Oisiveté, mais pleine de pouvoir,
Je m'abandonne à ce brillant espace,
Sur les maisons des morts mon ombre passe
Qui m'apprivoise à son frêle mouvoir.

L'âme exposée aux torches du solstice,
Je te soutiens, admirable justice
De la lumière aux armes sans pitié !
Je te tends pure à ta place première,
Regarde-toi !... Mais rendre la lumière
Suppose d'ombre une morne moitié.

Ô pour moi seul, à moi seul, en moi-même,
Auprès d'un cœur, aux sources du poème,
Entre le vide et l'événement pur,
J'attends l'écho de ma grandeur interne,
Amère, sombre, et sonore citerne,
Sonnant dans l'âme un creux toujours futur !

Sais-tu, fausse captive des feuillages,
Golfe mangeur de ces maigres grillages,
Sur mes yeux clos, secrets éblouissants,
Quel corps me traîne à sa fin paresseuse,
Quel front l'attire à cette terre osseuse ?
Une étincelle y pense à mes absents.

Fermé, sacré, plein d'un feu sans matière,

Fragment terrestre offert à la lumière,
Ce lieu me plaît, dominé de flambeaux,
Composé d'or, de pierre et d'arbres sombres,
Où tant de marbre est tremblant sur tant d'ombres ;
La mer fidèle y dort sur mes tombeaux !

Chienne splendide, écarte l'idolâtre !
Quand solitaire au sourire de pâtre,
Je pais longtemps, moutons mystérieux,
Le blanc troupeau de mes tranquilles tombes,
Éloignes-en les prudentes colombes,
Les songes vains, les anges curieux !

Ici venu, l'avenir est paresse
L'insecte net gratte la sécheresse ;
Tout est brûlé, défait, reçu dans l'air
À je ne sais quelle sévère essence...
La vie est vaste, étant ivre d'absence,
Et l'amertume est douce, et l'esprit clair.

Les morts cachés sont bien dans cette terre
Qui les réchauffe et sèche leur mystère.
Midi là-haut, Midi sans mouvement
En soi se pense et convient à soi-même...
Tête complète et parfait diadème,
Je suis en toi le secret changement.

Tu n'as que moi pour contenir tes craintes !
Mes repentirs, mes doutes, mes contraintes
Sont le défaut de ton grand diamant...
Mais dans leur nuit toute lourde de marbres,
Un peuple vague aux racines des arbres

A pris déjà ton parti lentement.

Ils ont fondu dans une absence épaisse,
L'argile rouge a bu la blanche espèce,
Le don de vivre a passé dans les fleurs !
Où sont des morts les phrases familières,
L'art personnel, les âmes singulières ?

La larve file où se formaient les pleurs.
Les cris aigus des filles chatouillées,
Les yeux, les dents, les paupières mouillées,
Le sein charmant qui joue avec le feu,
Le sang qui brille aux lèvres qui se rendent,
Les derniers dons, les doigts qui les défendent,

Tout va sous terre et rentre dans le jeu !
Et vous, grande âme, espérez-vous un songe
Qui n'aura plus ces couleurs de mensonge
Qu'aux yeux de chair l'onde et l'or font ici ?
Chanterez-vous quand serez vaporeuse ?
Allez ! Tout fuit ! Ma présence est poreuse,

La sainte impatience meurt aussi !
Maigre immortalité noire et dorée,
Consolatrice affreusement laurée,
Qui de la mort fais un sein maternel,
Le beau mensonge et la pieuse ruse !
Qui ne connaît, et qui ne les refuse,

Ce crâne vide et ce rire éternel !
Pères profonds, têtes inhabitées,
Qui sous le poids de tant de pelletées,
Êtes la terre et confondez nos pas,
Le vrai rongeur, le ver irréfutable
N'est point pour vous qui dormez sous la table,

Il vit de vie, il ne me quitte pas !

Amour, peut-être, ou de moi-même haine ?
Sa dent secrète est de moi si prochaine
Que tous les noms lui peuvent convenir !
Qu'importe ! Il voit, il veut, il songe, il touche !
Ma chair lui plaît, et jusque sur ma couche,

À ce vivant je vis d'appartenir !
Zénon ! Cruel Zénon ! Zénon d'Élée !
M'as-tu percé de cette flèche ailée
Qui vibre, vole, et qui ne vole pas !
Le son m'enfante et la flèche me tue !
Ah ! le soleil... Quelle ombre de tortue

Pour l'âme, Achille immobile à grands pas !
Non, non !... Debout ! Dans l'ère successive !
Brisez, mon corps, cette forme pensive !
Buvez, mon sein, la naissance du vent !
Une fraîcheur, de la mer exhalée,
Me rend mon âme... Ô puissance salée !

Courons à l'onde en rejaillir vivant
Oui ! Grande mer de délires douée,
Peau de panthère et chlamyde trouée,
De mille et mille idoles du soleil,
Hydre absolue, ivre de ta chair bleue,
Qui te remords l'étincelante queue
Dans un tumulte au silence pareil,

Le vent se lève !... Il faut tenter de vivre !
L'air immense ouvre et referme mon livre,
La vague en poudre ose jaillir des rocs !
Envolez-vous, pages tout éblouies !
Rompez, vagues ! Rompez d'eaux réjouies
Ce toit tranquille où picoraient des focs !

Guillaume Apollinaire (1880- 1918) – *La colombe poignardée et le jet d'eau*

Douces figures poignardées
MIA Chères lèvres fleuries
YETTE MAREYE
ANNIE et toi MARIE
où êtes-
vous ô
jeunes filles
MAIS
près d'un
jet d'eau qui
pleure et qui prie
cette colombe s'extasie